

Le géomorphologue, le technicien et le paysan

Pr/ Marc Cote

Université Aix Marseille Aix

Enseignant associé à l'Ecole Normale Supérieure de Constantine

الجيومورفولوجي، التقني، والفلاح

ملخص

تشكل التعرية في المجال الجبلي أهم ما يلاحظه الإنسان من حدود عميقة و انجراف للتربة و غمر للسدود المائية، فهي بحق نتيجة لوسط مهمش من طرف سكانه، و بهذا يكون الوسط الجبلي ذا مستقبل مجهول ... و عليه تعد السياسة الحالية التي تعمل من أجل التنمية المستدامة هي أفضل حل لكل ما تعانيه المجالات الفلاحية الجزائرية سواء كانت جبلية، صحراوية، أو استبسية، من هنا فالحوار اللازم للحفاظ على هذه المجالات و تنميتها يجب أن يكون ما بين الجيومورفولوجي و التقني والفلاح حتى تتمكن من إنجاز السياسة الخاصة بالتنمية السهوية ...

Résumé

L'érosion en montagne frappe toujours l'observateur. Ravinelements profonds, glissements de terrain, envasement des barrages sont le symbole d'un milieu maltraité par sa population, et d'un avenir compromis. Et c'est avec raison que le langage récent retient la notion de développement « durable ». Mais il y a là derrière tout un débat, et bien des idées reçues. Que l'on peut schématiser par le dialogue entre trois acteurs.

L'érosion en montagne frappe toujours l'observateur. Ravinements profonds, glissements de terrain, envasement des barrages sont le symbole d'un milieu maltraité par sa population, et d'un avenir compromis. Et c'est avec raison que le langage récent retient la notion de développement durable.

Mais il y a là derrière tout un débat, et bien des idées reçues. Que l'on peut schématiser par le dialogue entre trois acteurs.

Un dialogue, qui est souvent un dialogue de sourds

Schématiquement, trois intervenants se retrouvent, successivement et parfois simultanément, sur le terrain : le géomorphologue, le technicien, le paysan.

Le géomorphologue - l'Algérie en a formé un certain nombre, qui travaillent aujourd'hui aussi bien au sein des bureaux d'études qu'à l'Université - a depuis longtemps attiré l'attention sur la dégradation avancée de bien des versants algériens. Le massif des Beni Chougrane, ou le bassin-versant de l'oued Agrioun, comportent parmi les plus forts taux de dégradation spécifique du pourtour méditerranéen.

Si nombre de géographes se laissent tenter par la magie des chiffres et le travail en salle, le géomorphologue reste un homme de terrain. Il sait lire les paysages et les photos aériennes. Il sait analyser avec finesse les processus, il ne se laisse pas trop prendre au jeu des datations de niveaux...

Et pourtant ses analyses tombent souvent à plat, et ses études aboutissent dans les tiroirs. C'est peut-être qu'il ne se soucie pas suffisamment de voir quels remèdes apporter, et où sont les causes véritables. Les remèdes relèvent du technicien, les causes du paysan.

Le technicien - ce peut être un forestier, un agronome, ou un aménageur - a été formé à bonne école, et connaît bien sa technique. Il croit en une Algérie future, verte et productive, et a confiance, pour ce faire, en la science et la technique. Quitte à généraliser les bilans alarmistes : pour le forestier, l'érosion est toujours catastrophique, comme pour l'agronome l'agriculture est toujours archaïque, pour le démographe la démographie toujours galopante.

Aux yeux des uns et des autres, le paysan est mis au ban de la société, parce que responsable de la dégradation du milieu. Par lui, viendrait tout le mal. En fait, si le géomorphologue quittait sa casquette d'homme de l'érosion, pour s'intéresser également aux rapports étroits tissés entre les sociétés rurales et le milieu physique, il verrait que ceux-ci sont complexes, nuancés, multiples sur les 1200 km de l'Algérie entre une frontière et l'autre. Que ces sociétés rurales ont su remplacer les éco-systèmes par des agro-systèmes en accord avec le milieu et soucieux des équilibres, fondés sur la culture en terrasses dans les Aurès, sur la forêt dans le Tell Est, sur les haies et les arbres en Kabylie. Que c'est l'époque récente qui a provoqué les ruptures d'équilibre, dans lesquelles le monde paysan n'a été généralement qu'un instrument des systèmes politiques (dépossession coloniale) ou des situations sociales (croissance démographique). Lorsque, dans les décennies passées, les paysans du Tell coupaient les arbres forestiers, puis s'attaquaient aux souches pour en faire du charbon de bois, c'est qu'ils étaient pris à la gorge par la misère ; les plus conscients d'entre eux savaient la corrélation entre leur déforestation et le tarissement des sources locales. Mais que représente l'avenir d'un versant lorsque dans le présent l'on n'a pas de quoi nourrir ses enfants ? Le débat développement/environnement ne date pas d'aujourd'hui ...

Le paysan, instrument de la dégradation ? Oui, souvent. Cause ? non.

Les décennies des grands programmes techniques

Des années 1950 aux années 1980, l'Algérie a connu un ère de grands programmes techniques, visant l'aménagement de la montagne et la lutte contre la dégradation. C'était là le résultat de la prise de conscience des méfaits causés par la conjonction des bouleversements coloniaux et de la montée démographique.

Ces interventions ont été amorcées dès la colonisation finissante par les écrits d'hommes tels que Saccardy, Monjauze, Gréco, et les travaux très techniques entrepris sur certaines fermes coloniales et sur certains bassins-versants. C'est à cette époque qu'a été lancée la politique de DRS (Défense et Restauration des Sols),

et notamment la technique de la banquette, mise au point en Algérie et qui fut ensuite exportée dans tout le bassin méditerranéen. Ce fut également l'époque des grands reboisements en eucalyptus.

L'Algérie indépendante a repris à son compte ces chantiers, remplaçant les gros engins par la main-d'œuvre, dans un contexte de recherche du plein emploi. Sous l'égide des CPR (Chantiers Populaires de Reboisement) d'abord, des services forestiers ensuite, utilisant toute la puissance de l'Etat pour imposer les emprises foncières rendues nécessaires, les autorités lancèrent de vastes programmes de reboisement. Comme en ce domaine il est aussi des modes, le pin d'Alep remplaça l'eucalyptus. Les bassins-versants de l'oued Fodda, du Ksob, du Safsaf, les versants des Beni Chougrane et du Tell sétifien, les piémonts des Hautes Plaines furent l'objet de vastes reboisements.

Point d'orgue de ces grandes opérations, le projet de Barrage Vert, à connotation à la fois technique et politique, fut lancé en 1976 afin de reverdir l'Atlas saharien et de réaliser une barrière face à la remontée du désert. Trois millions d'hectares étaient concernés.

Cette ère où les véhicules tout terrain sillonnaient les montagnes, où des crédits massifs étaient chaque année dégagés pour ces opérations, fut la période de triomphe du technicien.

Au total, au cours de la période 1962-1980, les programmes de reboisement ont porté sur 23 000 ha annuels, ce qui n'est pas une mince affaire, même si ces chiffres sont loin de couvrir toutes les superficies touchées par la dégradation.

Avec le recul, il serait intéressant de faire un bilan systématique et chiffré de cette période d'intervention. A défaut, l'on peut essayer un bilan sommaire, qui se révèle mitigé. Il est de nombreux cas de belles réussites de plantations forestières dans le Tell, aussi bien pour la production (eucalyptus) que pour la protection (pins d'Alep). Les programmes de DRS se sont révélés, par contre, souvent moins positifs, bien des banquettes installées sur des terrains marneux se sont traduites par des masses de mètres cube de terre remuée, dont une partie aboutit à la mer ou dans les retenues des barrages. La généralisation du tracteur, prônée par l'agronome, s'est révélée également préjudiciable aux terrains pentus, car là où l'attelage à cheval labourait suivant les courbes de

niveau, le tracteur travaille dans le sens de la pente. Dans le Barrage vert, 150 000 ha ont été reboisés, avec des taux de réussite souvent décevants. Le Barrage forestier n'a guère été plus une réussite : les plantations systématiques d'amandiers sur les versants de Guelma ne se présentent plus aujourd'hui que comme des lambeaux.

Freinant ici la dégradation, l'accélération ailleurs, les programmes des grandes décennies se révèlent aujourd'hui, sensiblement 2 fois sur 3, une opération blanche.

Le technicien n'a pas suffisamment tenu compte de l'avis du géomorphologue, généralisant à des versants entiers des programmes qui auraient demandé nuances et adaptations. Il a encore moins demandé son avis au paysan, réduit à un rôle d'observateur. Les décisions étaient prises trop souvent en dehors de lui, les aménagements tenaient trop peu compte des systèmes de culture et des structures agraires en place, pour qu'il puisse adhérer à ces travaux, même s'il devait en être le bénéficiaire. Il considérait que l'Etat lui prenait sa terre, entravait les déplacements de son troupeau.

Au mieux, il s'est réapproprié certains aménagements, en les réinsérant dans sa logique locale. Au pis, il a progressivement et silencieusement égommé tout l'aménagement ancien (réseau de banquettes ou plantations d'amandiers), jusqu'à recréer le paysage qui était celui de ses pères.

Aujourd'hui, la revanche du paysan

Le net désengagement de l'Etat depuis la décennie 1980 a entraîné un infléchissement progressif de la politique vis-à-vis de la terre et de la montagne. Les enseignements des décennies précédentes entraînent un ralentissement, parfois un arrêt complet des grands programmes d'intervention. Les politiques d'agriculture de montagne, et plus récemment de développement rural, concerne en fait, par leurs moyens, plus les équipements ruraux que l'agriculture et l'écosystème. Les services forestiers, changeant plusieurs fois de tutelle et d'organisation, vivent la séparation entre tâches constructives et tâches coercitives, et perdent par là les moyens de pression dont ils disposaient vis-à-vis de la population (symbolisée par le port

d'arme, qui leur a été enlevé). Les maisons forestières ne sont plus que rarement occupées aujourd'hui, et les forestiers, regroupés en ébrigadesس dans les localités, ne sont plus guère présents en forêt.

Or - paradoxe - c'est au moment o l'emprise des services sur les campagnes se fait de plus en plus ténue que les milieux physiques manifestent un meilleur état de santé. Dans bien des montagnes du Tell, l'on observe une certaine stabilisation des versants. Dans les massifs du Sétifois ou de Guelma, lé'volution régressive fait place à une phase progressive, avec reconquête par les vivaces (diss, inulus hirsutus), puis par le maquis. Dans les montagnes d'Annaba, les maquis se densifient et font place à de jeunes forêts vigoureuses. Les vastes subéraies du Tell, mises à mal par les grands incendies de 1983, puis ceux de la décennie noire, présentent une reconstitution plus rapide qu'on ne l'aurait cru.

Et le géomorphologue pessimiste reprend espoir...

Comment s'explique ce paradoxe dans les évolutions ? La remontée récente parait être le résultat de deux causes conjointes.

D'une part, le pays a connu un net mouvement de déprise agricole, depuis plusieurs décennies déjà. Les labours ont reculé en montagne, les friches occupent 20% des terrains dans les Aurès, 30% dans le massif de Guelma, 50% en Grande Kabylie. Beaucoup de clairières ne sont plus cultivées, la pression du cheptel se fait moins forte. Il y a abandon des hauts versants, des montagnes enclavées, par concentration dans les vallées et les localités. La décennie noire et son insécurité ont souvent accéléré cette évolution par abandon des mechtas isolées. Beaucoup de ruraux ne sont plus agriculteurs aujourd'hui, et vivent d'autres sources de revenus. L'agriculture, qui sé'tait aventurée trop haut sur les versants (et trop loin au sud), s'est repliée sur les meilleures terres. Les reprises par plantations arboricoles, encouragées par le PNDA depuis 2000, ne remettent pas en cause cette remontée biologique.

Dautre part, une nouvelle forme de consommation énergétique a changé la vie dans les montagnes algériennes. Introduites dans la décennie 1970, les bouteilles de gaz se sont progressivement généralisée, la cuisine au gaz est devenue une réalité dans les campagnes. Chaque année une centaine de millions de bouteilles sont acheminées jusque dans les localités les plus

éloignées. Les dernières charbonnières ont disparu, et il faut aller dans les Aurès pour voir encore quelques vieilles femmes ployant sous la corvée de bois. Partout la pression est moindre sur les forêts.

Le forestier reconnaît bien volontiers que la bouteille de gaz a été plus efficace que tous ses procès-verbaux et ses saisies.

Le paysan sourit sous sa moustache : il n'est plus montré du doigt, il n'est plus l'objet des foudres des agents de l'Etat, et il retrouve sa liberté.

Le géomorphologue a la conscience satisfaite de celui qui a aidé à sensibiliser l'opinion sur un problème important, tout en reconnaissant que les chemins pris par l'évolution ne sont pas ceux qu'il avait prévus.

La partie n'est cependant pas jouée pour autant. Il est des cas où les processus enclenchés sont si graves qu'ils apparaissent quasi irréversibles (montagnes oranaises, Tell sétifois). Et il est des formes nouvelles de déséquilibres : le bulldozer, ouvrant brutalement pistes, fondations ou terre-pleins, crée des ruptures dans le profil des versants, se révèle plus dangereux encore que le tracteur. Les extensions des villes et villages se font bien souvent sans tenir compte du contexte écologique (Constantine, Skikda), et enclenchent de vastes glissements. Et bien des routes ouvertes précipitamment créent des cicatrices graves sur les versants. Le paysan n'est plus en cause...

C'est au géomorphologue à attirer l'attention des pouvoirs publics sur ces nouveaux risques. Sa tâche n'est pas achevée, loin de là...